

LE SOCIALISME

DOCUMENT

L'histoire oubliée de la dissidence juive américaine contre le sionisme

<https://www.972mag.com/geoffrey-levin-zionism-dissent-american-jews/>

Le 14 février 2024

En ressuscitant les récits de critiques antisionistes et non sionistes, un nouveau livre montre aux Juifs américains que la remise en question d'Israël est profondément enracinée dans leur communauté.

Qu'arrive-t-il au consensus sioniste ? Si vous lisez une grande partie des médias juifs, en particulier après le 7 octobre, il semble qu'il soit bien vivant, la plupart des Juifs se ralliant avec passion et de manière compréhensible au traumatisme induit par l'attaque menée par le Hamas. Mais quelque chose d'autre semble se préparer, en particulier dans l'ombre de la guerre israélienne en cours à Gaza, qui a coûté la vie à plus de 28 000 personnes et ne montre aucun signe d'apaisement.

Parmi les Juifs israéliens, la faisabilité des objectifs de la guerre apparaît de plus en plus incertaine et un débat interne s'engage sur ce que sera le "*jour d'après*". Aux États-Unis, l'influence des groupes juifs progressistes qui protestent contre la guerre et demandent un cessez-le-feu s'est accrue de façon exponentielle depuis le début du conflit. Ces luttes internes autour de l'avenir d'Israël sont bien antérieures au 7 octobre et sont bien plus profondes que les questions stratégiques relatives à une seule guerre.

Dans le monde des lettres, une pléthore de livres d'auteurs juifs ont été publiés ces deux dernières années, critiquant vivement le sionisme lui-même, certains le rejetant même[1]. L'exemple le plus récent, que je passe en revue ici, est l'excellent nouveau livre de Geoffrey Levin, intitulé "*Our Palestine Question : Israel and American Jewish Dissent 1948-1978*", qui explique comment le consensus sioniste est non seulement remis en question aujourd'hui, mais aussi depuis des décennies en Amérique.

La relation entre la mémoire et l'histoire - la première prenant souvent la forme d'une ritualisation, la seconde d'une documentation - sous-tend les notions conventionnelles sur la façon dont nous percevons le passé, ce qui implique que l'écriture de l'histoire passe avant tout par l'acte de se souvenir. Ce que l'on oublie souvent, cependant, c'est que l'oubli est aussi important pour l'histoire que la mémoire ; il s'agit de la conservation d'un récit, et les récits sont, par définition, sélectifs. Nous choisissons ce dont nous nous souvenons, parfois comment nous nous souvenons, et donc nous décidons aussi de ce que nous oublions, intentionnellement, comme un acte d'effacement.

L'importance et la précarité de l'oubli nous sont rappelées à la lecture du nouveau livre de Levin, qui examine ce qu'il appelle "*l'histoire cachée du conflit entre le libéralisme juif américain et la politique israélienne - une histoire longtemps perdue dans les grandes généralisations sur les relations entre ces deux pôles de la vie juive d'après l'Holocauste*". Je pense que Levin est trop gentil : il s'agit en fait de l'histoire de la dissidence juive américaine contre le sionisme, et plus tard contre Israël, depuis les années 1930 jusqu'à aujourd'hui.

Pourquoi, alors, ne couvre-t-il que la période 1948-1978 ? La création de l'État d'Israël en 1948 a bien sûr changé la nature du débat et, dans bien des cas, atténué le sentiment antisioniste chez de nombreux Juifs américains après le brouillard de l'Holocauste, la crise massive des réfugiés en Europe et, finalement, l'émergence de l'État-nation juif - mais pas complètement. Et 1978 a été la première année complète de prise de pouvoir par le Likoud, élu l'année précédente pour remplacer ce qui était, jusqu'alors, un pays dirigé par le gouvernement travailliste socialiste et sioniste. Rétrospectivement, après de nombreux rebondissements, cette année-là est peut-être le germe de la situation actuelle du pays.

Chiffres oubliés, distinctions oubliées

L'histoire oubliée ressuscitée par Levin est remplie de nombreuses figures, autrefois très populaires, aujourd'hui largement inconnues : Don Peretz, William Zuckerman, Irving Engel, Faye Sayegh, James Marshall, Morris Lazon, Lessing Rosenwald, Sharon Rose et Aviva Cantor. Pour la plupart des Juifs d'aujourd'hui, même ceux qui connaissent assez bien le judaïsme américain ou le sionisme, il s'agit là de chiffres qui n'ont rien à voir avec la réalité. En retraçant ces figures, Levin montre comment, pendant des années, on pouvait être non sioniste ou antisioniste, ou participer à des activités antisionistes, sans être considéré comme antisémite.

Peu de gens savent, par exemple, que Jacob Blaustein - qui a contribué à forger l'alliance entre les sionistes américains et David Ben Gourion lors de la conférence de Biltmore en mai 1942 - n'était pas vraiment un sioniste ; si Blaustein est connu aujourd'hui, c'est comme une sorte de héros sioniste américain. Blaustein est resté proche de personnalités comme Elmer Berger, qui, avec Lessing Rosenwald, a dirigé le Conseil américain pour le judaïsme, un mouvement antisioniste qui s'opposait à l'existence d'un État juif avant et après sa création.

Entre-temps, rares sont ceux qui se souviennent que la plupart des membres du mouvement de protestation juif des années 1970, Breira (Alternative), qui critiquait vivement Israël et a été fermé à la suite d'une campagne négative féroce menée par l'establishment juif américain, étaient en fait des sionistes. Ou que Faye Sayegh, le porte-parole arabe pro-palestinien le plus populaire de sa génération, n'était pas considéré comme antisémite, même par ses détracteurs sionistes.

La figure la plus centrale est peut-être Don Peretz et des organisations telles que l'American Jewish Committee (AJC), le groupe résolument non sioniste (que Blaustein dirigeait également) qui était l'organisation juive américaine la plus puissante dans la période d'après-guerre. L'AJC était non sioniste en ce sens qu'il n'était pas opposé en principe à l'État d'Israël, même s'il critiquait sévèrement le traitement de la minorité palestinienne à l'intérieur d'Israël ; mais l'organisation s'opposait à ce que le nationalisme juif soit la raison d'être des Juifs américains. Dans un certain sens, l'AJC faisait une distinction importante entre l'identité

nationale des Israéliens juifs et le nationalisme (sionisme) en tant qu'identité des Juifs de la diaspora - une distinction qui a été oubliée.

Aujourd'hui, cette distinction peut sembler dissonante parce que la sionisation du judaïsme américain et, plus largement, de l'Amérique a intentionnellement réduit à néant toute possibilité d'être non sioniste et pro-israélien, c'est-à-dire de faire de l'identité israélienne et de l'identité juive américaine des entités catégoriquement distinctes. La loi israélienne de 2018 sur l'État-nation juif a codifié cela en déclarant que l'État d'Israël était "*l'État-nation du peuple juif*", qu'il y vive ou non. Pourtant, ironiquement, cette affirmation semble saper précisément ce que Ben Gourion a écrit à Jacob Blaustein dans une lettre souvent citée datant de 1950, insistant sur le fait qu'"*Israël n'exige pas la loyauté des Juifs non-israéliens*". Une telle déclaration du premier Premier ministre israélien serait probablement considérée comme antisioniste aujourd'hui.

Nous ne savons pas tout cela, et bien plus encore, parce que de nombreux historiens juifs américains ne le veulent pas. C'est bouleverser le récit du soi-disant "*consensus sioniste*", un produit des années 1970 projeté à l'envers, que de suggérer que tout ce qui précède n'est qu'"*antiquaire*", ou un déchet intellectuel pour quelques chercheurs et rats d'archives qui ont du temps devant eux. Cela ne devrait pas nous intéresser, affirment-ils, car ces débats ont été tranchés. Levin appuie habilement et avec une précision érudite sur le bouton "*supprimer*" et soudain, comme dans un hologramme, un monde largement oublié réapparaît au grand jour.

Les racines d'une rébellion

Levin n'a pas écrit "*Notre question palestinienne*" en partisan. Il s'agit d'un travail d'historien compétent, fondé sur des recherches d'archives et une méthode historique solide, dont la teneur n'est ni idéologique ni historique. Mais cela ne signifie pas qu'il n'a pas de préoccupations présentistes.

Une façon de cadrer l'agenda présentiste est d'exprimer deux préoccupations que de nombreux pro-israéliens expriment souvent : premièrement, "*regardons vers l'avant et non vers le passé ; pourquoi revenir sur de vieux débats alors que les problèmes auxquels nous sommes confrontés sont réels et urgents ?*"; et deuxièmement, "*comment cette jeune génération de Juifs américains peut-elle se retourner contre Israël, et pourquoi se rebelle-t-elle contre l'éducation sioniste que nous avons préparée pour elle ?*".

On peut commencer à répondre à la première question en évoquant la célèbre citation de William Faulkner, "*Le passé n'est pas mort, il n'est même pas passé*", ou la boutade de Benedetto Croce, "*Toute l'histoire est l'histoire contemporaine*". Mais comment cela se fait-il ? L'affirmation selon laquelle on ne veut regarder que vers l'avant et non vers l'arrière est un tour de passe-passe, car elle repose sur l'objectif de l'oubli - un récit élaboré pendant des décennies précisément pour ne se souvenir que d'une partie du passé et prétendre ensuite qu'il est complet, ou du moins ce qui est "*utile*". Mais comme le montre Levin, une fois que l'on ouvre les archives historiques, on s'aperçoit souvent que ce qu'elles contiennent n'est pas si différent de ce à quoi on est confronté aujourd'hui.

La réponse classique à la deuxième question, à savoir que les jeunes Juifs américains sont séduits par le gauchisme "*réveillé*", est commode mais insatisfaisante. Si nombre d'entre eux

s'identifient à la gauche radicale, le fait est qu'ils voient un Israël très différent de celui dont leurs parents sont tombés amoureux.

L'un des points saillants du livre de Levin est de montrer comment l'antisionisme entre 1948 et 1978 était préoccupé par deux questions distinctes qui ne se chevauchaient que partiellement : Premièrement, la menace que le nationalisme juif faisait peser sur l'américanisation ou l'assimilation des Juifs ; deuxièmement, la façon dont le sionisme, en tant que projet ethnocentrique et illibéral, ne respectait pas les droits légitimes des Arabes à l'intérieur de l'État, depuis le refus de Ben Gourion d'autoriser le retour des réfugiés palestiniens en 1948 jusqu'aux nombreuses saisies de terres facilitées par la loi de 1950 sur la propriété des absents et d'autres méthodes.

Pour certains non-sionistes et antisionistes, le judaïsme libéral auquel ils adhéraient ne pouvait supporter le poids du passage du peuple juif du statut de peuple persécuté à celui de peuple persécuteur. Les sionistes de Palestine, tels que Martin Buber, l'ont reconnu, mais d'après leur expérience et leur point de vue européens, il n'y avait pas d'autre solution que d'essayer de lutter contre la marée de l'ethnonationalisme. Les Juifs américains avaient une alternative - l'Amérique elle-même - et donc, pour beaucoup, le combat n'était pas tant contre le sionisme que pour le judaïsme.

Du rejet du sionisme à sa sauvegarde

C'est ici qu'apparaît une différence cruciale entre Don Peretz et Elmer Berger. Don Peretz est issu d'un milieu sioniste solide et a été intimement lié au Yishuv - la communauté juive de Palestine - dans les années qui ont précédé l'État. Il a vu de ses propres yeux l'expulsion des Palestiniens, la liquidation de leurs villages et l'état des camps de réfugiés, qu'il a visités à de nombreuses reprises. De retour aux États-Unis, il rédige une thèse en 1955, qu'il publie sous forme de livre trois ans plus tard : "*Israël et les Arabes de Palestine*". Quoi qu'on en pense, l'antisionisme de Peretz n'est pas un appel gauchiste à l'universalisme, c'est l'œuvre d'un homme profondément attaché à la responsabilité et à l'avenir juifs.

De même, Levin examine en détail le yiddishiste devenu éditeur anglais William Zuckerman, qui a fondé la populaire Jewish Newsletter en 1948. Sans être antisioniste à proprement parler, Zuckerman a utilisé sa plume pour fustiger l'échec moral d'Israël dans son traitement de la minorité palestinienne. Il se décrivait lui-même comme "*pro-israélien mais anti-nationaliste*", établissant une autre distinction utile qui se trouve aujourd'hui dans les poubelles de l'histoire.

Tout au long de la période initiale de l'État, le gouvernement israélien a déployé des efforts concertés pour faire la guerre à ces critiques, notamment en essayant de faire renvoyer Peretz de l'AJC et Zuckerman du Jewish Chronicle, basé à Londres. Ils ont partiellement réussi dans le premier cas (le poste de Peretz a été rétrogradé) et dans le second (Zuckerman a été mis à la porte). Cette persécution était la procédure habituelle d'Israël, qui entendait déterminer la teneur des écrits américains sur les affaires de l'État, et qui cherchait à établir une position pro-israélienne bien avant que le terme "*hasbara*" n'entre en jeu. La relation entre Israël et le sionisme américain a donc toujours été hiérarchique, contrôlant les voix que le premier considérait comme menaçantes. Mais Peretz et Zuckerman ont été des ennemis redoutables et des apologistes israéliens frustrés pendant des décennies.

Berger était différent. Son antisionisme s'inscrit dans le prolongement de la plate-forme de Pittsburgh de 1885, position emblématique du judaïsme réformé selon laquelle les Juifs ne constituent pas une nation mais sont porteurs d'une tradition religieuse. Berger ne s'est pas beaucoup intéressé à l'oppression de la minorité arabe, même si, plus tard dans sa carrière, il s'est orienté dans cette direction ; ce n'est pas qu'il s'en moquait, mais plutôt que son antisionisme relevait davantage d'un pro-américanisme pour les Juifs. C'est pour cette raison qu'Israël a semblé se désintéresser de lui.

Les derniers vestiges du front antisioniste ont semblé s'effondrer après la guerre des Six Jours de 1967, mais pas tout à fait. Si la victoire a pu mettre fin à la crainte d'un second Holocauste à l'époque, elle a en même temps marqué le début de l'occupation militaire, qui a en quelque sorte prouvé ce que Peretz, Zuckerman et une génération vieillissante craignaient : une instanciation plus permanente de la domination juive sur la minorité non juive.

La réaction en Israël ne s'est pas fait attendre. Dès la troisième semaine de juin 1967, un groupe de gauche connu sous le nom de Matzpen (La Boussole) appelait déjà à la fin de l'occupation, que la plupart des Israéliens appelaient à l'époque la libération. La réaction des Juifs américains a mis un peu plus de temps à se cristalliser. Alors que le groupe de colonisation Gush Emunim (le bloc des fidèles) prenait forme au début de 1974, après la guerre du Kippour, un groupe de jeunes Juifs américains, dont beaucoup appartenaient à la nouvelle gauche et étaient pour la plupart sionistes, a formé le mouvement Breira pour s'opposer à l'enracinement de l'occupation et au projet de colonisation naissant. La même année, un jeune universitaire du nom de Noam Chomsky a publié son livre "*Peace in the Middle East*" (La paix au Moyen-Orient), qui a suscité de vives critiques de la part du courant dominant. La plupart des Juifs américains ne voulaient pas entendre que la victoire miraculeuse de juin 1967 avait un revers sombre. Cela allait changer.

Le chapitre de Levin sur Breira, qui améliore les études précédentes grâce à un accès plus ouvert à ses archives, montre comment le mouvement a suscité d'autres mouvements de jeunesse similaires dans tout le pays, axés sur l'opposition à l'occupation israélienne. D'une certaine manière, Breira est le véritable précurseur de mouvements progressistes contemporains tels que IfNotNow, Jewish Voice for Peace et d'autres.

Mais il y a une distinction importante : presque tous les membres de la Breira étaient sionistes. Ils étaient les enfants de la première vague de sionisation du judaïsme américain, élevés dans la vision d'Israël comme faisant miraculeusement "*fleurir le désert*", et ils ont tous regardé le film "*Exodus*" d'Otto Preminger. La plupart étaient des libéraux de la Nouvelle Gauche, beaucoup même des radicaux, mais des publications comme le Jewish Liberation Journal, dirigé par Aviva Cantor, étaient sionistes jusqu'au bout des ongles. Il y avait des exceptions, comme Sharon Rose des Juifs pour la justice urbaine et la Coalition du pont de Brooklyn. Mais la raison d'être de ces groupes était de sauver le sionisme, et non de le saper. Et pourtant, ils ont été ravagés par le courant juif dominant.

Restaurer une éthique juive

Quelque chose a manifestement changé à notre époque, et c'est ce qui soulève la deuxième question : pourquoi les jeunes Juifs américains remettent-ils aujourd'hui en question le sionisme et abandonnent-ils même Israël ? L'une des possibilités est que les critiques de la nouvelle gauche à l'égard d'Israël dans les années 1970 ont adopté l'éthique progressiste de

Peretz, Zuckerman et consorts et ont laissé tomber l'antisionisme. La génération actuelle, en revanche, a adopté un nouveau gauchisme aujourd'hui rebaptisé "*théorie critique de la race*" ou "*anticolonialisme*", et qui a largement abandonné le sionisme réfléchi de ceux de Breira - recréant en quelque sorte une roue qui a apparemment été effacée de l'histoire.

Pourquoi cela s'est-il produit ? De nombreux jeunes du millénaire et de la génération Z ont été élevés dans la vision romantique du sionisme de la génération précédente, mais l'Israël d'après 2000 qu'ils ont vu ne correspond plus à cette vision. Pour eux, 1967 n'a pas été une libération, mais une domination. Pourtant, la plupart d'entre eux n'avaient jamais entendu parler de Don Peretz, de William Zuckerman ou de James Marshall.

En ce sens, "*Notre question palestinienne*" peut servir de correctif. Si un membre d'IfNotNow ou de JVP prenait le livre de Levin, il pourrait y trouver de nombreux points communs avec ceux qu'il examine et apprendre d'eux. L'objectif n'est pas de transformer les nouveaux non-sionistes ou antisionistes en sionistes, ni de faire revivre le non-sionisme ou l'antisionisme d'une autre époque. Il s'agit plutôt de les inciter à enraciner plus profondément leur position dans un ethos juif informé par la tradition et la théorie politique de leur communauté. Les appels à la "*décolonisation de la Palestine*" et le progressisme radical de certains de leurs pairs sont importants, mais il existe une alternative plus profonde et plus juivement informée au sionisme tel qu'il existe aujourd'hui et qui attend d'être réexaminée, même de manière critique.

L'époque de Peretz, Zuckerman et Blaustein était celle de Ben Gourion, de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) et de 1967. Notre époque est celle de Ben Gvir, du Hamas et du 7 octobre. Pour de nombreux jeunes juifs américains, le sionisme libéral ne fonctionne pas parce qu'ils voient un Israël différent qui ne retourne pas à un endroit où il n'a peut-être jamais été, même si nous pleurons la mort d'Israéliens innocents, dont beaucoup étaient des artisans de la paix, et de Palestiniens innocents qui sont victimes de la guerre en cours à Gaza.

Pourtant, les nombreux titres publiés ces deux dernières années, dont celui de M. Levin, devraient nous renseigner sur la stabilité du consensus sioniste, même en cette période de ténèbres. Pour commencer à réfléchir à la manière de sortir de cette situation, ou peut-être d'y pénétrer plus profondément, nous devons nous replonger dans la salle de montage de l'historien juif américain, ou appuyer sur le bouton "*supprimer*" de nos écrans.

Note

[1] Voici quelques-uns des titres : Omri Boehm, "*The Haifa Republic*" (2021), Jonathan Graubert, "*Jewish Self-Determination Beyond Zionism*" (2023), Daniel Boyarin, "*The No-State Solution*" (2022), "*Unacknowledged Kinships : Postcolonial Studies and the Historiography of Zionism*," Vogt, Penslar, Saposnik eds. (2023), Arie Sapoznik's "*Zionism's Redemptions*" (2022) ; Amnon Raz-Krokotzkin's "*Mishna Consciousness Biblical Consciousness : Safed et la culture sioniste*" (2023) [hébreu] ; "*Days of Awe : Réimaginer la judéité en solidarité avec les Palestiniens*" (2019), "*L'aube de la rédemption : Ethics and Tradition in a Time of Power*" de Mikhael Manekin (2023) ; mon ouvrage "*The Necessity of Exile : Essays from a Distance*" (2023) ; "*The Threshold of Dissent : A History of Jewish American Critics of Zionism*" (2024) ; et "*Unsettled : American Jews and the Movement for Justice in Palestine*" d'Oren Kroll-Zeldin (2024).

Shaul Magid est professeur d'études juives au Dartmouth College, professeur invité de judaïsme moderne à l'université de Harvard et chercheur principal au Centre d'étude des religions mondiales de Harvard. Son dernier livre est "The Necessity of Exile : Essays from a Distance" (2023).